



HAL
open science

Jouer avec les “limites”. Les expériences radicales des coureurs de la Chartreuse Terminorum

Simon Lancelevé

► **To cite this version:**

Simon Lancelevé. Jouer avec les “limites”. Les expériences radicales des coureurs de la Chartreuse Terminorum. Terrain : anthropologie et sciences humaines [Anciennement : Carnets du patrimoine ethnologique ; Revue d'ethnologie de l'Europe], 2024, 81. <hal-05324365>

HAL Id: hal-05324365

<https://hal.science/hal-05324365v1>

Submitted on 21 Oct 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

Jouer avec les « limites »

Les expériences radicales des coureurs de la Chartreuse Terminorum

Résumé : L'article revient sur l'expérience des limites, vécue par les participants de la Chartreuse Terminorum : une course de 300 km qui n'a connu que 2 % de *finishers*. Par son histoire, ses règles et le défi physique qu'elle propose, l'épreuve met les coureurs en prise avec diverses acceptions du mot « limite ». Basée sur trois années d'immersion au sein du peloton, l'enquête éclaire les relations entre les limites du jeu et les limites des coureurs, à partir de la notion de cadres individuels. Ces limites apparaissent à la fois source d'aliénation et source de résonance. Différents styles de coureur émergent également. L'article fait enfin état d'une injonction à se dépasser. Il interroge alors le sens de cet engagement.

Mots-clés : endurance ; résonance ; dépassement ; jouer ; limites

Abstract: This article highlights the experience of limits, experienced by the Chartreuse Terminorum's runners: a 300-kilometre race which only has known 2% of finishers. Through its history, its rules and the physical challenge, this event illustrates various meanings of the word 'limit'. Based on three years of immersion within the peloton, the investigation sheds light on the relationships the limits of the game and the limits of the riders, based on the notion of individual frames. These limits appear to be both a source of alienation and a source of resonance. Different styles of runner also emerge. The article finally mentions an injunction to surpass oneself. It explores as well the sense of this commitment.

Keywords: endurance; resonance; play; game; limits

« La course la plus dure au monde »

Sapin et jeu de pistes

En Chartreuse, au clair de lune, les promeneurs sont rares et rarement rassurants. Tandis que je m'enfonce dans les bois, en cette nuit de juin 2022, me revient une histoire contée par Mickaël au sujet d'une femme que des coureurs auraient retrouvée hagarde, dans le noir, quelques années auparavant.

J'ai chaud. J'imagine l'oscillation des battements de mon cœur. Je cours, même si la sente se cabre. Je suis ici en « mission ». Toutes les deux foulées, j'éclaire ma montre. Dans l'intervalle, je balaie la forêt à la recherche d'autres frontales. Deux petits cercles me renvoient alors quelques lumières fugaces : miracle du *tapetum lucidum*¹. Je me demande si Mickaël et Benoît sont encore lucides justement, ou s'ils perçoivent d'autres lumières, d'autres formes. Depuis que je les suis, j'ai rencontré bien des coureurs passés maîtres dans l'art de voir des visages partout².

Dans quel état les trouverais-je ? Aux dernières nouvelles, ils étaient deux points statiques sur un écran d'ordinateur. Voilà pourquoi l'organisation, dite *triumvirat*, m'a envoyé à eux. Je zyeute ma montre, et puis des troncs et des rochers ; ethnographe de sueur et de tocs. Après 47 heures d'effort et 180 kilomètres, Mickaël et Benoît ont moins d'une demi-heure pour rallier le camp, à 4 « petits » kilomètres, ou ce sera l'élimination. « *Dura lex, sed lex* », m'écrivit un jour Mickaël. La loi est dure, mais c'est la loi. Celle de la Chartreuse Terminorum : une course à pied d'ultraendurance, inspirée de la Barkley Marathons, aux États-Unis (Cloninger 2019). Une ancêtre connue pour placer ses *victimes* sur le fil des « *limites atroces de l'endurance* », d'après son créateur, Lazarus Lake.

Si la Chartreuse Terminorum en reprend les grandes règles, comme la sélection de 40 *postulants*³ – à partir d'un *essai* à envoyer à une date et à une adresse secrètes –, la tarification⁴, mais aussi la navigation sur carte et l'horaire aléatoire du départ, la course s'en distingue par un format près de deux fois supérieur. Pour finir, en Chartreuse, les coureurs doivent parcourir 5 boucles de 60 kilomètres et 5000 mètres de dénivelé, en moins de 80 heures. Le tracé n'est dévoilé que la veille. Les coureurs s'engagent à ne pas le diffuser.

¹ Couche optique réfléchissante présente chez certains animaux.

² Phénomène nommé « paréidolie », confondu avec l'hallucination. Avec la fatigue, le cerveau, pour créer du sens, va rapprocher une forme perçue d'une forme déjà référencée.

³ En référence à l'entrée dans la vocation : le noviciat. D'où le surnom de « *novice* » pour les entrants.

⁴ Un centime du kilomètre. En cela, le coût d'entrée ne peut être considéré comme une limite directe, contrairement à d'autres épreuves, où le prix est plus de cent fois supérieur. De la même façon, l'âge et le genre ne seront pas abordés. L'âge moyen était de 44 ans (2019), quand le nombre de postulantes représentaient 10 à 15% du peloton, suivant les éditions. Deux données proches de celles des pelotons traditionnels (Lancelevé 2023).

Traditionnellement, celui-ci arpente les limites oubliées du domaine de l'Ordre des Chartreux, symbolisées par de petits oratoires, parfois en ruines. Preuve s'il en est que ces limites, sous leurs formes symboliques, peuvent perdre leur sens premier pour en retrouver d'autres, au fil du temps. Sur l'un d'eux, le promeneur peut lire : « *Sapinus Terminorum e carhicera* ». Le sapin qui délimite la Grande Chartreuse⁵. D'où le nom de la course.

Lors de la révélation du parcours, les coureurs découvrent en outre l'emplacement de livres, précisé par un *roadbook*. Il peut s'agir d'une souche, d'un chaos de pierres ou d'un entrelacs de racines. À chaque tour, tous doivent en arracher les pages correspondant à leur numéro de dossard, afin de prouver leur passage, comme certains écriraient dans un livre d'or au détour d'un refuge. Sur la boucle, l'assistance extérieure est interdite, hormis au camp ; montre et téléphone y compris. Pour ces raisons, la Chartreuse Terminorum peut être décrite comme une course au-delà du format « ultra » ordinaire, dont les normes s'établissent à partir de distances comprises entre 80 et 170 kilomètres, pour 58 mètres de dénivelé par kilomètre en moyenne, sur des sentiers balisés, connus et ravitaillés (Lancelevé 2023). Pour ces raisons surtout, l'épreuve entretient l'image d'un coureur « *frôleur de limites* » (Goffman 1974 : 167), si bien qu'aux prémices de l'enquête, aucun ne l'avait finie⁶.

À la recherche du temps perdu

Mickaël et Benoît jaillissent soudain face à moi. Je les avais encouragés à la moitié de leur boucle, mais leur visage m'inonde d'un doute. Était-ce vraiment aujourd'hui ? Les deux apparaissent épuisés. Les voilà même qui se chamaillent, doublant mon étonnement. Depuis leur « première », en 2018, ces deux-là ont pourtant appris à s'apprivoiser, au gré des tours, malgré des vues différentes.

Mickaël, la trentaine, ne jure que par la Terminorum, « *la course de sa vie* »⁷. Ancien militaire et cadre industriel, il s'y consacre entièrement depuis 2019, jusqu'à vivre en partie seul en camping-car, à enchaîner les petits boulots. Benoît, pour sa part, a les trois tours en ligne de mire. Âgé d'une quarantaine d'années, père de trois enfants, divorcé, il a connu la gloire en tant que hockey professionnel, puis est devenu magistrat.

J'informe les deux *vétérans*⁸ du peu de temps qu'il leur reste pour « *valider* » la boucle. Mickaël me fait répéter l'horaire. Ses pensées se sont embrouillées. « *Je te l'avais dit !* », rouspète

⁵ Je me permets de le citer, puisqu'il a disparu des tracés.

⁶ En 2023, cinq *postulants* parvinrent à finir, dont Benoît et Mickaël.

⁷ Les prénoms ont été conservés, avec l'accord des coureurs.

⁸ Surnom donné à celui qui a déjà pris un départ.

Benoît. Passé le col, les deux se sont octroyé une pause pour « *manger des bonbecs* », et les voilà maintenant lancés à la recherche de ce temps perdu.

Les corps se jettent dans la pente, avec leurs dernières forces. L'un après l'autre, ils glissent, se relèvent, coupent une série de zigzags, pour gagner des secondes. L'adrénaline les aile. Mètre après mètre, la rumeur d'une foule se rapproche. D'autres lumières apparaissent, comme on le croit au bout du tunnel. Le *triumvirat* scrute le chronomètre, éclairé par un cierge. Devant eux : la réplique d'une croix à l'effigie de l'Ordre, tel un totem. Le faux plat, devenu une bosse, est finalement avalé sous les hourras des fidèles. Benoît laisse filer quelques mètres, mais Mickaël l'attend pour taper ensemble la *grosse pierre*, 1 minute et 30 secondes avant le couperet infernal. Dans le village, au loin, des fêtards dansent sur Dalida. « *Moi je veux mourir sur scène* ». Benoît rigole. Fiona, la compagne de Mickaël, a déjà préparé un sac et essaie de le faire repartir. Pendant ce temps, le *triumvirat* décompte les pages, à voix haute, devant les caméras, mais les deux ont déjà abdicué. Trois tours dans les temps : les voilà officiellement *finishers* de la « *fun run* ». Partis un vendredi à 0 h 4 min, arrivés deux jours plus tard à 0 h 2 min 30 s, ils entrent officiellement dans la catégorie prisée des *coureurs du dimanche*. D'autres *vétérans* veillent à les accueillir. Cette année, ils seront quatre à réussir cet exploit ; six depuis la naissance de la course, en 2017. Le *triumvirat* leur tend l'*élixir de longue vie* pour recouvrer leurs esprits, puis entonne la *Sonnerie aux morts*, comme à chaque « *lamentable échec* ». Quelques semaines plus tard, au cours d'un entretien, Benoît avouait, ravi, que ce qu'il pensait être « *sa limite* » ne l'était peut-être pas. Je me demandais alors ce qu'il entendait par là.

Contours des « limites »

Interrogations de départ

Cet article s'interroge sur la représentation des limites en course d'ultraendurance, en milieu naturel, et sur la manière dont les athlètes les appréhendent au cours de leur engagement (Becker : 2006). Il se rapporte à trois ans d'immersion au sein de la communauté des coureurs de la Chartreuse Terminorum.

De 2019 à 2022, j'y ai suivi neuf d'entre eux, proches du massif de la Chartreuse, en Isère. Ce suivi comprenait des entretiens biographiques, des discussions informelles, ainsi que des participations à des entraînements, afin de comprendre leurs manières d'interagir avec l'événement⁹. À cette occasion, mon corps s'est mué en outil de collecte, tel celui de Beauchez, au sein d'un gym de boxe (2014). Chacun de ces échanges, comme toutes observations, a donné

⁹ Les parcours de vie n'étant pas l'objet de l'article, je me limiterai ici à des présentations sommaires, tout en invitant le lecteur à se référer à mon travail de thèse, pour creuser cet axe (Lancelevé 2023).

lieu à des notes mêlant écrits, photographies, croquis et données de performance. En parallèle, au fil de la relation, les coureurs m'ont également transmis leurs *essais*, ainsi que d'autres documents (auto-)biographiques, pour constituer un corpus final dense. Au regard du caractère pseudo-secret de l'épreuve, j'ai enfin moi-même candidaté en 2020, et ai été retenu en 2022. De cette façon, j'ai observé au plus près les coureurs durant un tour, puis je les ai assistés sur le camp, à leur demande¹⁰. Au cours de cette expérience, quelques captations vidéo ont été réalisées, sur les zones autorisées par l'organisation.

À l'analyse des matériaux, le mot « limite(s) » inondait les discours. Dans les *essais*, je relevais de nombreuses occurrences. À travers elle(s), la Chartreuse Terminorum se dévoilait comme un dispositif expérientiel et sensoriel (Winkin 2002 : 169-179) ; sorte d'immense chasse au trésor, théâtrale et physique ; un véritable jeu total, à la fois *game* – pour les jeux réglés – et *play* – pour les jeux improvisés¹¹. Ainsi, comme Hamayon dans son étude sur les peuples d'Asie septentrionale, j'envisageais la course sous l'angle du « *jouer* », définie comme « *une modalité de l'action, organisée ou non* », afin de sortir de toute dichotomie, et faisais à mon tour le « *pari de l'unicité* » du jeu, pour mieux l'analyser (Hamayon 2012 : 21).

Selon cette perspective, cet article donnera donc à voir comment la course met les coureurs au défi d'une intrication de limites, qu'il s'agira d'éclairer et de déconstruire, du moins en partie. Celui-ci tentera aussi de retranscrire l'interaction entre les coureurs et ces dernières, puis d'ouvrir des pistes de compréhension concernant leur rapport au monde.

Hors de la vie courante

Par son appellation, la course renvoie de fait à un espace démarqué par une frontière, cas particulier de limite topographique où s'exerce une influence politique, administrative et religieuse¹². En Chartreuse, cette démarcation est mise au service de la narration, prônée par l'organisation. Elle renvoie à l'implantation des moines pionniers dans ce « *désert* » de montagne, au XII^e siècle, pour « *quitter ce qui est éphémère* », comme le rappelle la maxime de l'Ordre (Pépy 2008 : 633)¹³. En outre, cette limite de la propriété monacale se fonde dans d'autres délimitations administratives : celles de l'exploitation forestière et des zones naturelles protégées notamment. Toutes confèrent à l'épreuve une part de sa dimension symbolique.

¹⁰ Cette implication interroge elle aussi, forcément, la question mes limites d'enquêteur, mais a déjà fait l'objet d'un précédent article.

¹¹ Une dichotomie que nous retrouvons également chez Caillois (1967) à travers le *ludus* – jeux réglés- et la *paidia* - jeux fictifs, pulsions ludiques, improvisations.

¹² Classiquement, seule la limite entre deux États souverains est une frontière.

¹³ Entendu par là, tout ce qui entraverait à la communion avec Dieu.

Toutefois, ce sont bien les règles de la Terminorum qui limitent en partie l'action du coureur. Celui-ci y adhère en signant la *table des règles*, puis lors du passage face au *triumvirat*, au moment de l'inscription au camp. Dès lors, est scellé une sorte de contrat social avec les autres participants, comme l'avaient démontré des travaux sur l'enchantement dans le cas du jeu de rôle (Borsus et Pogorzelski : 2020). Le coureur est aussitôt autorisé à entrer dans un espace-temps singulier, proche de la réalité sans l'être. Cette entrée est matérialisée par une somme de rituels et d'indices, à négocier, allant de la déconnexion numérique à la *veillée*, à « camper »¹⁴, jusqu'au son de la conque, pour signifier le départ. Le coureur devra ensuite toucher la *grosse pierre* avant de s'élancer. Une fois ces rites passés, l'athlète sera coupé de l'ordinaire, jusqu'à son retour au camp – au cours duquel il topera à nouveau la roche. Entre temps, il ne pourra être informé des aléas du quotidien. Les démarcations de ce monde à part jouent donc le rôle de « *frontières évidentielles* », qui barrent la perception du coureur au cours de l'épreuve (Goffman 1991 : 215). Dès lors, des transgressions deviennent possibles, comme arracher les pages d'un livre ou dormir sur une souche d'arbre à la belle étoile, voire ne manger que sucré. Le rapport au temps est par conséquent primordial. D'où l'importance de la barrière horaire – une expression ici riche de sens –, qui borne l'expérience et exacerbe les difficultés de l'espace. En ce sens, gravir une bosse de 1000 mètres de dénivelé n'est sans doute pas difficile pour un adulte valide, sur une journée, mais l'expérience devient tout autre si le défi impose d'y arriver en 40 minutes. La barrière-horaire grignote ainsi l'esprit des coureurs. Elle est d'autant plus centrale que cette règle assure la performance physique, par la sanction de l'effort, et la performance théâtrale, comme l'arrivée de Mickaël et Benoît en témoigne. Elle renforce donc la représentation de la difficulté du jeu, à travers une ambiance et les récits qu'elle génère.

Cadres et limites : des expériences personnelles en partage

De cette manière, la Chartreuse Terminorum résulte d'un enchevêtrement de frontières réelles et fictives. Plus qu'un contexte, cet attelage favorise la création de « *cadres* », ici ludiques. Une notion empruntée à Goffman (1991 : 19) pour décrire une opération qui donne sens, captive, permet l'interprétation et la mise en action. Ce cadre organise l'engagement dans l'épreuve. Pour l'athlète, cela consiste à se référer à des éléments connus pour se projeter. Ainsi, « cadrer » la course revient à la comparer à des expériences jugées de la même famille, bien que ce raccourci puisse activer des attentes orientant dans une « mauvaise » direction. Cette notion de cadre est donc toujours subjective. Elle résulte de l'interprétation d'une situation selon un vécu.

¹⁴ Le terme doit ici être entendu dans son sens second également : attendre.

Un élément pourra ainsi s'apparenter à une limite chez un individu et pas chez un autre ; sous l'effet de la surprise, par exemple. D'où l'idée d'extraordinaires à géométrie variable, comme je le détaillerai ensuite.

Si le cadre d'interprétation du jeu repose donc en partie sur la connaissance du joueur, l'organisation n'hésite pas chaque année à proposer de nouvelles situations, pour générer de nouvelles interprétations ; avec elles, de nouvelles limites potentielles. Cette imprévisibilité est au cœur de l'engagement des coureurs, qui, comme les chasseurs sibériens guidés par leur chamane chez Hamayon (2012 : 217), attendent du *triumvirat* une création originale. Raison pour laquelle les démarcations de l'espace de jeu évoluent chaque année, au gré des nouveaux parcours. De la même façon, le nombre de livres et les coureurs sélectionnés changent à chaque édition. Chacune de ces découvertes constitue un « *coût d'entrée* » dans l'épreuve (Barbier 2021 : 5), pour le *vétéran* comme pour le *novice*. Il en résulte un impact émotionnel et psychologique plus ou moins important sur le partant, qui influe sur sa « barrière psychologique ».

Cette barrière joue un rôle clé en ultraendurance. L'outrepasser serait un moyen d'accéder à l'expérience de la « zone » et au « *flow* » : Graal de tout athlète¹⁵. D'autres, à l'inverse, redoutent de la franchir, par peur de se dégoûter. Ce dont témoigne Éric, *novice* d'une quarantaine d'années, père de deux adolescents, marié, technicien et coureur depuis l'enfance : « *[Le] niveau physique, tu le travailles, tu peux le gérer. Mais c'est au niveau mental ; un truc qui est vraiment trop dur, qui te marque mentalement. Je sais pas... Un truc où vraiment t'es allé à tes limites, pas physiques, mais vraiment mentales. Tu t'es forcé, tu l'as fait, tu l'as mal vécu, t'as du mal à t'en remettre. Quand je vois, des fois, il y a des gens dans l'état où ils finissent des courses, des ultras... Ils sont dans un état ! Ça fait peur. Ça, je veux pas vivre ça. Je ne finirai jamais dans cet état-là. Autant les hallucinations par exemple, ça m'a éclaté, mais ça...* ».

Ces barrières, englobées sous l'appellation « *mental* », sont les plus dures à exprimer de la part des coureurs, car ancrées dans l'intime. Souvent, les mots leur manquent. Les athlètes se rattachent alors à des comparaisons pour tenter un éclairage, lors d'échanges d'après-course. Ces temps de restitution ressemblent alors à ceux que Wendling avait qualifiés d'« *analyses post-mortem* », lors de son immersion au sein du monde des échecs (Wendling 2002 : 89). Si, dans son étude, les joueurs tentaient de justifier la mort du roi, en Chartreuse, c'est la mort

¹⁵ Développé par Csikszentmihalyi (1975), le « *flow* » serait un phénomène psychologique pour désigner une expérience d'harmonie du corps et de l'esprit au cours d'une tâche. Il s'agit d'une expérience rare, propre à chaque personne, qui peut être recherchée, y compris en course, dans une optique de performance. Cette théorie a donné lieu à un ouvrage détaillé sur la course à pied (Latter et al. 2021).

symbolique de l'athlète, fêtée par la *Sonnerie*, qui y est décortiquée. La plupart y évoquent ce que Goffman avait nommé « *modalisation* » (1991 : 54), soit un glissement du cadre premier vers un cadre secondaire, au sein duquel l'événement change de signification. Mickaël confiait ainsi, après deux participations, qu'il ne faisait plus du trail, mais un autre sport dont il ignorait le nom.

Ces discussions évoquent bien souvent l'image d'un « casse-tête », multidimensionnel (Hamayon 2012 : 22), et montrent la perception relative des frontières en cascade. Elles permettent aux coureurs d'offrir leur expérience en partage, afin d'enrichir leur cadre respectif, par l'écoute et l'analyse. D'autant plus si l'émetteur a développé un cadre proche de celui de son auditoire. De cette manière, bien que l'expérience de la limite demeure tout à fait personnelle et située – rien ne garantit qu'un coureur puisse réussir deux fois une même performance –, ces discussions permettent de renforcer la communauté et de faire « progresser » l'épreuve, telle une « quête » collective. En cela, le dialogue donne aux coureurs l'impression d'agir sur un monde ludique en devenir, par le biais d'énigmes « *pari(s) sur une hypothèse heureuse* » (Hamayon 2012 : 224). En parallèle, ce temps d'échange agit aussi comme une soupape de décompression, avant la sortie du jeu.

Si le « mental » et la stratégie sont largement discutés, le rôle du corps est tout aussi présent dans ces échanges. Logiquement, le défi du format et la promesse d'une expérience intense conduisent à évoquer les fameuses « limites physiologiques » de l'athlète, dont l'exploration induit un certain nombre de douleurs physiques comme l'avait noté Knobé au sujet du Marathon des sables (Knobé 2007). Tenter de les repousser implique la dégradation du corps sur la durée : enjeu clé de l'endurance.

Lors de mes observations au camp, en 2022, je notais l'hécatombe de coureurs au bout du premier tour. Avant le départ, Maxime, la trentaine, un enfant, orienteur, accompagnateur et organisateur de « séjours trails » en montagne, listait pourtant les capacités clés pour réussir, comme : résister à la privation de sommeil, bien s'hydrater, bien manger, tenir face aux aléas météorologiques et aux effets du « stress mécanique » – ampoules, crampes, tendinites – qui croissent avec les kilomètres. Malgré cet inventaire, Maxime s'allongeait livide au bout d'un tour et demi, victime d'une détresse respiratoire liée aux fortes chaleurs. Une faillite qu'il n'avait pas prévue dans son premier cadre d'analyse : « *Cette limite-là, cardiorespi, elle est un peu flippante en fait, déjà c'est une limite que j'ai pas envie de dépasser, parce que tu te mets déjà en danger dans ton intégrité physique [...] Donc ça c'était quand même pour moi, enfin, j'avais l'intention de finir démoli la course, mais démoli musculairement, démoli mentalement, démoli par le manque de sommeil, mais pas démoli au niveau des bronches, quoi, au niveau*

cardiorespi, parce que c'est horrible, enfin... Là, tu joues avec la mort »¹⁶. De cette façon, si certaines limites peuvent être recherchées a priori, d'autres s'éprouvent sans les avoir recherchées ou en ayant tenté de les éviter. Ces expériences renforcent alors la richesse de cadrage des coureurs en vue d'expériences futures et participent aussi à l'augmentation d'une mémoire collective au sein de la communauté. Naissent ainsi de nouveaux paliers et des « erreurs à éviter » pour soi et pour les autres, si partagées.

À travers ces éléments, la recherche de limite sur la course repose donc surtout sur ce que nul ne peut prévoir. Qu'elles soient symboliques, psychologiques ou physiologiques, toutes se rattachent à des appréciations et à des points de vue subjectifs. Elles s'affichent communément comme des éléments de discours, jusqu'aux publications sur les réseaux sociaux, ce qui nous amène à nous poser la question : pourquoi les coureurs les recherchent-ils ?

Dialogues avec les « limites »

Au nom du progrès

Communément, toute expérience des limites renvoie à une catégorie d'expériences radicales. Ainsi, le projet de la course transcende. Par le corps et le « mental », mis en jeu, il invite à franchir les limites du quotidien, dont l'« *expérience-ordinaire* » se résume à une « *moindre vie sur le plan ontologique, [à] une vie fautive sur le plan épistémologique et [à] une vie mauvaise sur le plan moral* » (Madelrieux 2023 : 362). Ce dont témoignait Maxime dès notre premier entretien, lorsqu'il racontait ses longues « *balades* » : « *C'est l'genre de truc où en fait j'me régale tellement que c'est pas des compétitions [...] C'est génial quoi, c'est ma vie ! [se reprend] ça devrait être ma vie de tous les jours, le fait de faire ces trucs-là !* ».

Ce besoin d'extraordinaire renvoie en partie aux injonctions de la modernité tardive, issue des mouvements sociaux des années 1960. L'individu, pour s'affirmer et bien vivre, est poussé à l'expression de soi et à l'autonomie (Taylor 1992), quitte à exacerber une forme d'individualisme. Par ce prisme, l'extraordinaire renvoie à la recherche de normes, comme « *limites de fait* », dans une société qui peine de plus en plus à donner des « *limites de sens* » (Le Breton 2013 : 111). Par conséquent, l'individu est sommé de se performer (Ehrenberg 1991) et de se dépasser dans tous les domaines de sa vie – et dans le sport notamment, jeu normé

¹⁶ Si ce récit rappelle la limite physiologique ultime, celle-ci n'a jamais été atteinte sur la Chartreuse Terminorum et demeure rare en ultraendurance pédestre. D'après Millet (2011), il serait même impossible de s'infliger des dommages physiologiques irréversibles en pratique. Le système nerveux central prévenant toute défaillance grave. Pour ces raisons, l'épreuve ne peut être considérée « à risque », si tant est que la mention caractérise une activité plus qu'une manière de faire. De la même façon, le mot « extrême », pour qualifier une limite, apparaît tout aussi inapproprié, puisqu'il renverrait au vocabulaire de la communication et du marketing, comme l'a montré Soulé dans son analyse des *X-Games* (2008).

par excellence –, pour construire son identité. Les disciplines d'endurance et de vertige apparaissent ainsi comme des « *“limites” attractives* » (Le Breton 2013 : 227), prestigieuses. Ce dont rendaient compte les travaux pionniers sur le trail, à l'intersection de ces deux esthétiques (Bessy 2002).

Dans ces écrits, les milieux les plus favorisés étaient les plus perméables à ce discours, qui étend la formule tronquée de Juvénal : *mens sana in corpore sano* – dont la variante se retrouve dans l'acronyme d'une célèbre marque de chaussures de course. La Chartreuse Terminorum n'échappe pas à cette loi, avec des athlètes majoritairement urbains ou périurbains, très éduqués, exerçant des métiers à haute responsabilité dans des secteurs exposés. Ce qui se traduit par des capacités à trouver des informations de manière autonome et à gérer des situations complexes, sans oublier la possibilité financière de participer à des événements au coût important.

Cette injonction va de pair avec l'idée d'un progrès continu. En dépassant l'ordinaire, par des glissements de cadre, la personne ressort grandie de l'expérience, sinon revigorée, prête à se lancer dans de nouveaux défis, comme l'avait expliqué Rochedy (2015), dans son analyse d'entretiens de traileurs, par le prisme de la théorie critique de Rosa (2010). Selon cet auteur, le discours du progrès, comme celui des limites, loin de libérer, serait potentiellement aliénant, dans la mesure où l'individu se sentirait sommé d'en faire toujours plus, réifiant ainsi toute relation au monde (Rosa 2014).

Je retrouvais cet objectif de progression dans la bouche de *vétérans*. Certains mentionnant un « *effet de cliquet* » et une projection en nombre de tours, au fil des ans, malgré des parcours différents : 1 tour, pour découvrir l'univers ludique lors d'une première participation, 3 tours pour éclairer des barrières physiologiques et psychologiques lors d'une seconde ; 5 tours, pour les dépasser, lors d'une troisième. Si ces vues ont rarement abouti, l'expérience des limites conférait toujours de nouveaux caps à franchir, qu'ils soient dépassés ou non de manière individuelle.

Aura du seuil

Ces aspirations à l'extraordinaire trouvent dans la Chartreuse Terminorum un parfait terrain d'expression, dans la mesure où les chances de réussite s'apparentent presque à une anomalie statistique. Ce défi extraordinaire l'est d'autant plus qu'il est relevé par des individus ordinaires, comme le confiait un journaliste spécialisé. Tous restent en effet amateurs, mais tel David contre Goliath, tous tentent leur chance malgré tout. En s'attaquant ainsi à un monstre, dont les limites semblent frôler l'inhumain, leur mérite, leur abnégation et leur résilience resplendent.

Le statut de *vétéran*, commun à tous les *postulants*, récompense cette propension au défi impossible, qui entretient la singularité de la personne et la cristallise.

En allant au-delà de son cadre primaire, assimilable à sa « zone de confort », l'individu se découvre donc, ainsi que son environnement. Toute expérience de la Chartreuse Terminorum vise ainsi l'expansion de soi. Le discours des limites propres aux participants repose d'ailleurs sur cette vision volontariste, pleine de maîtrise.

Comme toute limite, une fois franchie, le passage d'un cadre à un autre opère une séparation entre deux mondes : « *eux* » et « *nous* ». Ceux qui comprendront, d'un côté, parce qu'ils auront vécu par corps et éprouvé une partie des limites perçues, et les autres, de l'autre, étrangers à la situation et à son interprétation. L'appellation parodique « *vétéran* » s'amuse d'ailleurs de l'image du retour des guerriers, qui ne peuvent que difficilement conter leurs exploits auprès de ceux restés loin de la ligne de front. Ce que résume Maxime : « *C'est pas tant une histoire d'amitié, c'est une histoire de... Toi [l'enquêteur], tu vois, tu viens d'arriver dans la course à la CT4 [4^e édition de la Chartreuse Terminorum], t'auras été débutant à jamais à la CT4 et du coup, ta première édition, c'est la canicule, le départ à minuit [...]* ». Cette séparation distingue d'autant plus qu'elle est renforcée par la logique du secret des règles, vu en introduction.

Cette expérience rappelle alors l'effet de seuil de toute limite. Elle renvoie directement à l'étymologie du terme *limen* – « seuil, frontière, limite » ; mais aussi « chemin, sillon, trace » – qui recouvre tout son sens à travers notre exemple. Cette limite, comme seuil, illustre un changement de valeur de l'individu, en plus d'un glissement de cadre. Elle souligne une transformation symbolique, un changement de statut, qui traduit le passage d'un état à un autre et révèle la dimension initiatique de la Chartreuse Terminorum, en tant qu'épreuve. Par conséquent, si la musique de l'abandon renvoie à la mort symbolique du *postulant*, elle suggère surtout la naissance d'un « *nouveau mode d'être* » (Eliade 1963 : 105). De cette manière, les frontières de la course et du coureur rejoignent le social.

Résonances et styles

Les barrières évoquées lors des échanges d'après-course traduisaient cette initiation, à partir de la notion d'apprentissage, individuel et collectif. Cet apprentissage résulte de la réception d'une information, qui détermine la manière dont le coureur jouera la course, à partir d'un cadre.

Nous l'avons vu, l'expérience de la course peut s'avérer aliénante, si le coureur maintient sa volonté de maîtriser les inconnues qui s'érigent face à lui, mais ces inconnues peuvent tout aussi être source de résonance (Rosa 2018). Soit une relation qualitative au monde qui transforme l'individu, au-delà de la représentation symbolique. Cette résonance ne « *dépend pas*

entièrement de nous, mais aussi de l'état du monde extérieur, du contexte sociopolitique, elle a des conditions de possibilité objectives [...] il faut justement sortir de la logique de l'optimisation et du rendement pour commencer à résonner », écrit Rosa (2018 : 78). Elle naît d'une résistance et d'une indisponibilité. Ainsi, les limites lui sont nécessaires. Ces dernières étant toutefois toujours appréhendées et assimilées de façon individuelle, il existe autant de possibilités de résonner que de cadres.

Au fur et à mesure des observations, je déduisais ainsi différentes manières de jouer, mais également des points communs parmi elles. En faisant dialoguer ces éléments avec les travaux sur le jeu (Bartle 1996), je finissais par dresser quatre styles de joueurs. Cette notion de style, souvent associée à l'esthétisme et à la distinction, exprime un rapport privilégié au corps, comme l'ont rapporté de précédents travaux (Leroi-Gourhan 1965). En parallèle, les études sur le jeu l'ont abordée comme la manière d'interagir avec les autres joueurs et le monde autour (Berry et al. 2013)¹⁷. Deux approches que je conciliais pour éclairer les rapports aux différents éléments du jeu. Si ces styles évoluaient suivant les situations et étaient donc liés à des cadres, un prédominait toujours par rapport aux trois autres.

De cette façon, je discernais un premier style de joueur « convivial », enclin à vibrer par le collectif. Le niveau de ces athlètes était souvent plus faible, leur expérience moins importante, en nombre de courses notamment, que le reste du peloton. Ce style de coureur profitait de l'espace-temps du jeu comme d'un théâtre d'expression. Par conséquent, le « convivial » pouvait être freiné par la distance avec les autres participants, à travers la barrière de la langue ou l'incapacité à « suivre » d'autres athlètes pour faire groupe – limites du corps. Céline par exemple ne cherchait pas à dépasser ses limites mentales ou physiologiques. Elle souhaitait découvrir une ambiance, au sein d'un collectif, ce qu'elle fit en s'alliant à deux *postulants*, sans finir une boucle. Même constat pour Éric, qui décidait de s'arrêter au bout de deux tours, avant de ne plus prendre de plaisir, d'entrer dans une zone de douleur, et de se retrouver potentiellement seul, dans un univers ludique dont il ne maîtrisait ni les contours ni les règles. L'une comme l'autre, une fois l'abandon acté, restèrent de longues heures au camp pour accueillir les derniers « *copains* ».

Venait ensuite le « performeur », qui cherchait à résonner à travers le succès et la valorisation de ses exploits. Socialisé très tôt au sport, ce style de coureur souhaitait tirer le maximum de lui-même, si possible à la meilleure place. Ce qui se traduisait par une vision d'affrontement avec ses limites personnelles et la barrière horaire. Dans les discours, ces athlètes assimilaient

¹⁷ Goffman utilise également la notion de style, en tant que propriété d'une activité. Notre emploi renvoie davantage à sa conception du « rôle ».

l'effort à une expérience agonistique, voire à un loisir sérieux, même si, de fait, ces derniers figuraient parmi les premiers pris au jeu. Comme pour le « convivial », autrui et les limites du monde ludique lui permettaient l'expression de soi. Toutefois, là où le premier recherchait l'harmonie, le « performeur » n'hésitait pas « à se faire violence ». C'était notamment le cas de Benoît qui résumait, après son abandon, qu'à la Chartreuse Terminorum : « [...] *On perd pas, on est confronté à soi-même, et en réalité le seul combat qu'on mène, c'est contre ses propres limites, mais par définition on ne peut jamais gagner* ». Nous retrouvons donc ici l'injonction évoquée précédemment, menant à un éternel recommencement. D'où un travail quasi quotidien chez ces coureurs pour lever les barrières mentales et physiologiques qui se dressaient face à eux¹⁸. L'apprentissage reposait ici sur l'éclairage des sensations atteintes à chaque nouveau palier, jusqu'au suivant, et ainsi de suite. Voilà pourquoi, dans certains cas, ce dialogue pourrait aboutir à un record non plus personnel, mais absolu, mais surtout à des formes d'aliénation.

Le style « jusqu'au boutiste » partageait cette tendance à la réification. Toutefois, là où le « performeur » recherchait l'extension de soi par le dépassement de ses propres limites, le « jusqu'au boutiste » était davantage réactif aux sollicitations matérielles d'un monde ludique dépeint comme « authentique ». Peu lui importait d'être le meilleur coureur, le jusqu'au-boutisme cherchait à connaître le mieux la course, mais surtout à la finir. La proposition ludique bornait ses objectifs. Ce dernier ne se « battait » ainsi plus contre lui-même, mais contre la course et ses aléas. Par sa connaissance, le « jusqu'au boutiste » était tenté de « jouer le rôle » de passeur auprès des *novices* qui l'identifiaient à un traducteur des limites théâtrales du jeu, jusqu'à les incarner. Cette connaissance participait à l'illusion d'avoir accès à une expérience plus « vraie » que les autres. Mickaël était l'un de ces coureurs. À plusieurs reprises, il affirmait vouloir « s'élever par l'effort » et se décrivait « en mission ». Pour parvenir aux cinq tours, Mickaël a ainsi décliné une préparation sur plusieurs années, liée aux grandes règles de la Chartreuse Terminorum. Pour ce faire, il a « travaillé » – il apprécie ce verbe – sur la gestion du sommeil, en prenant un emploi de nuit ; a multiplié les courses de plusieurs centaines de kilomètres pour ne plus redouter ni durée ni distance, le plus souvent en autonomie. Il a surtout arpenté la forêt, de jour comme de nuit, repéré tant de fois les sentiers et les *caches* que sa main semblait aimantée aux livres. Par la maîtrise de ces éléments, fruit d'une résonance antérieure, Mickaël a donc essayé de dépasser des inconnues et de s'éloigner d'un désir de performance autoréférencée. Il faisait finalement en sorte que son cadre englobe toutes les limites de la course que lui et les autres coureurs avaient identifiées.

¹⁸ Ce que d'autres auteurs ont retrouvé aussi sur d'autres terrains, en bodybuilding notamment (Perera : 2017).

Enfin, je notais le style « découvreur » : prompt à explorer de nouvelles choses, sur lui et son environnement. Comme le « jusqu'au boutiste », le « découvreur » était sensible aux éléments du monde ludique, mais loin de chercher à maîtriser toutes ses limites, ce style de coureur préférait être surpris. Les possibilités du jeu apparaissent pour lui comme un théâtre d'exploration, dont les contours seraient à éclairer, pour transgresser l'ordinaire. Ainsi, en toute logique, le « découvreur » ignorait parfois ce qu'il recherchait avant de l'avoir trouvé. C'était notamment le cas de Maxime qui aimait explorer de nouveaux sentiers, par goût du défi intellectuel. Lors des entraînements que nous avons partagés, il n'était pas rare que nous partions dans une direction sans feuille de route. Maxime consultait alors sa carte pour orienter. Comme les coureurs au style « convivial », Maxime recherchait le plaisir dans cette exploration ; la sensation de *flow*, plus que la douleur. L'objectif des cinq tours n'était pas pour lui une « *fixette* ». Ce qui n'empêchait pas Maxime d'être capable de grandes performances. Ainsi, les styles supposent des manières d'interagir avec des limites plus que d'autres, suivant un cadre individuel, dont les évolutions peuvent aboutir à des changements de style, voire à de la résonance. La combinaison de ces styles selon les épreuves et les éditions participe plus largement à la création d'une identité unique, continue et cohérente. Avec elle, naît une réputation, qui définit le soi et l'autre, comme l'avait exprimé Hamayon (2012 : 164).

Conclusion : Accéder à une vie bonne

L'objectif de cet article était de donner à lire les dialogues perçus entre les coureurs et les « limites » de la Chartreuse Terminorum. Il proposait ainsi d'explorer des récits d'expérience et de les analyser, à partir d'une méthode inductive. Au fil des lignes, j'ai donc tenté d'embarquer le lecteur pour lui faire passer quelques seuils : symboliques, spatio-temporels, psychologiques et physiologiques, afin d'éclairer ces rapports sensibles au monde. Pour ce faire, j'ai disséqué la course à travers le prisme du « jouer », qui supposait un continuum entre le rite et le jeu (Hamayon 2012).

À travers l'exemple des coureurs de la Chartreuse Terminorum, il apparaît évident que cette notion de « limite(s) » recoupe des expériences et des dispositifs divers, impossibles à chiffrer voire à localiser. Nous avons ainsi vu que ces limites s'enchevêtraient entre elles et étaient plus ou moins visibles. Voilà pourquoi, sans doute, les coureurs déclaraient : les « *explorer* » ou encore les « *rechercher* ».

Jouer à cette exploration renvoyait à des manières de voir – à des cadres –, issues d'expériences passées, qui induisaient des manières de faire – des styles. Émergent ainsi, au détour des sentiers : le « convivial », le « performeur », le « jusqu'au boutiste » et le « découvreur »,

marqués par des sensibilités propres. Le « convivial » et le « performeur » étaient ainsi enclins à vibrer par les limites liées à autrui, quand le « jusqu'au boutiste » et le « découvreur » étaient plutôt rivotés vers les ressorts du monde ludique. Toutefois, le « convivial » et le « découvreur » se retrouvaient dans un dialogue harmonieux à ces limites, à l'inverse du « performeur » et du « jusqu'au boutiste », portés par la maîtrise.

Cadres et styles étant par nature subjectifs, ils ne sont jamais figés et varient selon les situations et leurs perceptions. D'où l'idée d'exploration continue, au rythme des surprises et des erreurs de parcours. D'où l'idée également de dialogues individualisés, avec certaines limites. Cependant, la course, à travers ses temps d'échange, proches des moments d'analyses « *post-mortem* » (Wendling 2002), semble permettre à certains coureurs d'approcher les limites vécues par autrui, par l'intermédiaire du récit collectif. L'expérience individuelle s'offre alors en partage et vient clarifier quelques contours de ce défi multidimensionnel. Par ces échanges, la communauté se souderait de fait autour d'une « quête » et progresserait.

Reste qu'au bout de cette enquête, force est de constater qu'aucun coureur n'atteignait jamais les limites qu'il s'était seulement fixées. Comme les têtes d'une hydre, de nouvelles revenaient toujours, au fur et à mesure de l'avancée, parfois de manière surprenante. Ce pour quoi le terme éclaire surtout une recherche d'idéal, plébiscitée dans nos sociétés. Toute limite est ainsi socialement et symboliquement motivée, comme le résume si bien la devise de la course : « *Neque porro quisquam est qui dolorem ipsum quia dolor sit amet, consectetur, adipisci velit...* ». Il n'y a personne qui n'aime la souffrance [comme expression d'une limite] pour elle-même, qui ne la recherche et qui ne la veuille pour elle-même. Toute limite ne serait peut-être alors qu'un moyen d'accès contrarié vers une promesse de mieux vivre, au risque de finir aliéné (Rosa 2014).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BARBIER JEAN-EMMANUEL, 2021. « “Bon, qui connaît la règle ?” Aspects communautaire et situé de la transmission orale des règles de jeu chez les joueurs passionnés », *Sciences du jeu* n° 14. Disponible en ligne : <http://journals.openedition.org/sdj/2836> [dernier accès, septembre 2022]

BARTLE RICHARD, 1996. « Hearts, clubs, diamonds, spades: Players who suit MUDs ». Disponible en ligne : <http://www.mud.co.uk/richard/hcds.htm> [dernier accès, septembre 2023]

BEAUCHEZ JERÔME, 2014. *L’empreinte du poing : La boxe, le gymnase et leurs hommes*, Paris, Éditions de l’École des Hautes Études en Sciences sociales.

BECKER HOWARD, 2006. « Sur le concept d’engagement », *SociologieS*. Disponible en ligne : <http://journals.openedition.org/sociologies/642> [dernier accès, décembre 2021]

BERRY VINCENT, MANUEL BOUTET & SEBASTIEN COAVOUX SEBASTIEN, 2014. « Ways of playing. The differentiation of practices in online video games », in Michael Grenfell & Frédéric Lebaron (dir.), *Bourdieu and Data Analysis: Methodological Principles and Practice*, New York, Peter Lang, p.165-180.

BESSY OLIVIER, 2002. *Le grand raid de La Réunion : à chacun son extrême et un emblème pour tous*, Saint André, Océan éditions.

BORSUS ISABELLE & GREGORY POGORZELSKI, 2020. « Le jeu de rôle comme espace potentiel : Contribution à une anthropologie de l’enchantement », *EspacesTemps.net*. Disponible en ligne : <https://doi.org/10.26151/espacestems.net-seh0-n256> [dernier accès, septembre 2022]

CAILLOIS ROGER, 1967. *Les jeux et les hommes : le masque et le vertige*, Paris, Gallimard.

CLONINGER CURT, 2019. “Found Constraints and Followed Contours: The Barkley Marathons”, *Performance Research*. Disponible en ligne : https://www.academia.edu/40024074/Found_Constraints_and_Followed_Contours_The_Barkley_Marathons [dernier accès, septembre 2022]

EHRENBERG ALAIN, 1991. *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy.

ELIADE MIRCEA, 1963. *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard.

GOFFMAN ERVING, 1974. *Les rites d’interaction*, Paris, Les Éditions de Minuit.

GOFFMAN ERVING, 1991. *Les cadres de l’expérience*, Paris, Les Éditions de Minuit.

HAMAYON ROBERTE, 2012. *Jouer. Étude anthropologique à partir d’exemples sibériens*, Paris, La Découverte.

- KNOBÉ SANDRINE**, 2007. « Dépassement et transformation de soi. Comment devenir pratiquant d'ultrafond ? », *Terrains travaux* n° 12, p. 11-27.
- LATTER PHILIP, CHRISTINE WEINKAUFF DURANSO & FRANÇOISE FORTOUL**, 2021. *Running flow: immersion mentale pour une course optimale*, Talence, Trainer.
- LE BRETON DAVID**, 2012. *Marcher : éloge des chemins et de la lenteur*, Paris, Métailié.
— 2013. *Conduites à risque : des jeux de mort au jeu de vivre*, Paris, Presses universitaires de France.
- LEROI-GOURHAN ANDRE**, 1965. *Le geste et la parole, II. La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel.
- MADLRIEUX STÉPHANE**, 2022. *Philosophie des expériences radicales*, Paris, Éditions du Seuil.
- MILLET GUILLAUME**, 2011. « Can Neuromuscular Fatigue Explain Running Strategies and Performance in Ultra-Marathons?: The Flush Model », *Sports Medicine (Auckland, N.Z.)* n° 44, p. 89-506.
- PÉPY ÉMILIE-ANNE**, 2008. « Espace sacré, espace profane : le territoire de la Grande Chartreuse : fin XVI^e siècle – fin XVIII^e siècle », thèse de doctorat, Grenoble, université Pierre Mendès France, Grenoble.
- ROCHEDY ROMAIN**, 2015. « Analyse d'un espace de décélération : l'exemple de l'ultra-trail », *Staps* n° 107, p. 97.
- ROSA HARTMUT**, 2010. *Accélération : une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte.
— 2014. *Aliénation et accélération : vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, La Découverte.
— 2018. *Résonance*, Paris, La Découverte.
- SOULÉ BASTIEN**, 2008. « Les "sports extrêmes" : analyse terminologique d'une caractérisation sportive à succès », *Science & Motricité* n° 63, p. 83-90.
- TAYLOR CHARLES**, 1992. *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin.
- WENDLING THIERRY**, 2002. *Ethnologie des joueurs d'échecs*, Paris, Presses Universitaires de France.
- WINKIN YVES**, 2002. « Propositions pour une anthropologie de l'enchantement », in Paul Rasse, Nancy Midol & Fathi Triki (dir.), *Unité-diversité. Les identités culturelles dans le jeu de la mondialisation*, Paris, p. 169-79.